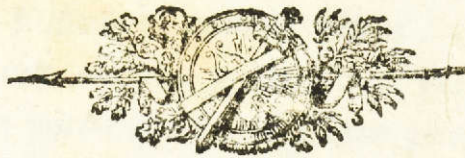


LA
PARTIE DE CHASSE
DU ROI,
OPÉRA, EN TROIS ACTES.

PAROLES de Son Excellence M. le Comte
de Rosiers,

Musique de M. Cassian, haytien.

*Représenté pour la première fois devant
LEURS MAJESTÉS, au Cap-Henry le 1er
Janvier 1820, l'an 17^{ème} de l'Indépendance.*



A SANS-SOUCI;
De l'Imprimerie Royale.

1820: an 17^e de l'indépendance d'Hayti.

LA

PARTIE DE CHASSE

DU ROI

OPÉRA EN TROIS ACTES

PAROIS de son Excellence M. le Comte

de Hohenhausen

Musique de M. Cassin, Italien

Représenté pour la première fois devant
S. M. le Roi, au Théâtre de la Cour
le 17 Mars 1763, l'an 1763 de l'indivisible

A PARIS

chez la Citoyenne Lesclapart

à la vente de la Citoyenne Lesclapart
à Paris chez la Citoyenne Lesclapart



A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME PREMIÈRE.

*ORGUEIL de la Patrie , ornement de la Cour ,
Vous dont la vertu même anime les discours ;
Rejeton d'un héros , vous auguste Princesse ,
Dont le modeste éclat et l'aimable sagesse
Aux grâces , aux talens , aux attraits , à l'esprit ,
Aux mœurs , à la beauté , donnent un nouveau prix ;
Vous que le Ciel , enfin , plaça tout près du trône
Pour y faire briller les vertus d'Antigone ;
Ah ! puisse votre cœur , ce cœur vraiment royal ,
Accueillir mon tribut à l'amour filial !
Hé , comment cet encens pourrait-il vous déplaire ?
Pur , ainsi que votre âme , il fûme pour un Père ,
Pour un Roi glorieux : de la fidélité
Faible et tremblant essai , le cœur seul l'a dicté.
Si d'une chasse , ici , l'esquisse mensongère
Des dangers qu'a courrus une tête si chère
A fait , pour un instant , frissonner vos esprits ,
Et si de votre cœur ma muse , en cet écrit ,
A pu faire frémir la tendresse allarmée ,*

Combien de fois , hélas ! commandant nos armées,
Ce grand Roi , votre Père à des périls certains
A-t-il pour notre cause exposé ses destins ?
Pardonnez donc ce jeu d'une folâtre muse
Qui dans son zèle seul peut trouver une excuse.
Non, celle dont la main pare , en toute saison ,
Des fleurs de la vertu l'autel de la raison ;
Qui marie au savoir les grâces du bel âge
Ne saurait s'offenser d'un innocent hommage.
Mais , muse , taisez-vous ; c'est assez pérorer :
De tant de modestie ah ! craignez de blesser
La sensibilité si charmante et si vive,
Le toucher le plus fin flétrit la sensitive.



A. C. T. R. H.

Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

A C T E U R S.

LE ROI.

LE MINISTRE.

LE DUC DU LEMO.

LE DUC DE LÉVANÇA.

LE DUC DE SAINT-LOUIS.

LE GRAND ÉCUYER.

LE VIEUX BAYACOU, grand père.

Monsieur BAYACOU, père de Céliflore.

Madame BAYACOU, mère de Céliflore.

LE chevalier de ZULIMBO, amant de Céliflore.

CÉLIFLORE.

LE NOTAIRE.

LE MAGISTER, du Village.

UNE JEUNE FILLE.

Un bataillon du Corps de Royal Dahomets.

Paysans et Paysannes de l'endroit.

*La Scène se passe dans la Paroisse de la
Grande - Rivière.*



LA PARTIE DE CHASSE

D U R O I,

O P É R A.

A C T E P R E M I E R.

Le théâtre représente une place pratiquée au milieu d'une forêt. Au fond s'élève une pyramide champêtre consacrée à l'indépendance. Du côté droit est l'autel de la Patrie, du côté gauche l'autel de la Liberté. De jeunes haytiennes, mêlées avec un bataillon du corps des Royal Dahomets, (1) dansent autour des trophées qu'elles ont élevés, et célèbrent gaiement la veille de la fête de l'indépendance.

S C È N E P R E M I È R E.

C H O E U R.

Ah ! guié ! ah guié !
Ah ! qui douc' réjouissance !
Bon guié ! bon guié !
Cé bagag qui bloui gié !
N'a semblé tout samba,
N'a sonné bamboula,
N'a dansé bambocha,
Oui na fait calinda.
Na semblé tout semba. etc.

(1) Nom d'une nation guerrière de l'Afrique donné à la milice du Royaume.

LA JEUNE FILLE.

A force li gagnain vaillance
Papa Henry
Fondé l'indépendance
Dans Hayti

Ah! guié! ah! guié! etc.

VIÉ BAYACOU.

Gnon Phénix chéri
Cœur à moé tendri!...
Décoré couronne
A papa Henry.
Reine à nous, zenfans,
Du ciel bel présent
Porté la sus trône.
Gnon cœur bienfaisant

Ah! guié! ah! guié! etc.

LE COMMANDANT *des Dahomets.*

Vous le voyez, mes frères, en cette soirée joyeuse, nous célébrons la veille de cette fameuse journée où tout un peuple, justement révolté contre la tyrannie, a proclamé son indépendance. Hayti n'est déjà plus dans son adolescence politique; en fondant un trône, monument représentatif de sa dignité et sûr garant de ses droits elle a donné une preuve authentique de sa virilité physique et morale. Gloire soit au Tout-Puissant qui a tendu une main secourable à l'innocent persécuté!

T O U S E N S E M B L E.

Gloire au Tout-Puissant! (*Fanfare de cors.*)

L E C O M M A N D A N T.

Vive à jamais, Henry, ce héros bienfaisant, dont le bras immortel, après avoir reconquis nos droits, a assis l'édifice de notre consistance politique sur des bases inébranlables !

T O U S E N S E M B L E.

Vive, à jamais, Henry ! (*Fanfare de cors.*)

L E C O M M A N D A N T.

Haine éternelle à la France !

T O U S E N S E M B L E.

Haine éternelle à la France ! (*Fanfare de cors.*)

L E C O M M A N D A N T.

Jurons de mourir plutôt que de retomber sous son injuste et cruelle domination.

T O U S E N S E M B L E.

Nous le Jurons.

L E C A P I T A I N E *des Dahomets.*

Après ce hommage rendu à l'Éternel, après ce serment de glorieux usage, devenu le refrain de nos cœurs reconnaissans, livrons-nous aux doux transports que nous inspirent les apprêts de cette sainte cérémonie. Qu'il est doux de tremper, à loisir, ses lèvres dans la coupe délicieuse de l'indépendance !

B R I S E B A T A I L L E, *soldat.*

Oui, n'a mourri pour Roi a nous ; oui, n'a mourri pour la liberté et pour l'indépendance, et, si brigands vini, n'a pas piti rouqué lui à nous va rouqué

ça. N'a grouillé io jouctant toute terre va tremblé dans pays cite. Nous té mandé io anic gnoun quiq' choi qui té juste, io pas té tendé de zoreille cilala, hé bien, io va perdi sac et crabe. N'a manié io gnoun race manié, ma foé! si io pas contens, voyage cilala, io pas lé raisonnabes. Mais anoun quitté causement cilala; cé demain fête à l'indépendance, Bonguié pini moé, ma candio gnoun fois; n'a pas dé content Brise Bataille va content ça.

V I É B A Y A C O U.

Quand mo voir quiq' choi qui bel comm'ça dans pays à nous, ça fair' moé vini trop jeune. Vous t'a dire que cé baume, que cé laite même quio après glissé dans veines moé io. Cé jordi q' mo te désiré changement cilala? Mandé poisson qui dijà dans main à pêcheur si diau à la rivière pas douce: gn'y a point gnoun zoizeau dans cage qui pas désiré la liberté à li. N'a pas moé, non, ia prend dans piège cilala encore! bichi! chate chaudé dans diau chaud, li per diau frète. Ença, pour égayé zaut, m'a chanté chansou à nous; zaut voir moé là, n'a pas guété qui détinde ginga à moé té détinde l'aut'fois: n'a pas pour grand merci bonguié io té hélé moé Bayacou, brillant douvant jour.

T O U S E N S E M B L E.

Anons, anons, chanté, vie papa, n'a couté vous.

V I É B A Y A C O U.

Chantons la gloire
Du Royal Dahomet;
Sans nul grimoire
Il porte le mousquet,
Et dans l'onde noire
Plonge tout marmouset

Dans les batailles
C'est pis qu'un vrai lutin ;
D'estoc, de taille
Il fait voir son latin,
Et pour nos murailles
C'est un rempart certain.

Quand on l'outrage
Mieux vaut un lucifer ;
Il fait des rages
Qu'on ne voit qu'aux enfers
Quand de l'esclavage
On lui montre les fers.

En embuscade
Il cherche son égal,
En fusillade,
Il n'a point de rival,
Puis en canonnade
Craignez son bachanal.

La baïonnette
Du Royal Dahomet
Va, sans trompette,
Confondre, en ses caquets,
La clique indiscrette,
Perfide, en ses projets.

Qu'un feu s'apprête,
Il prélude aux lauriers !
A la retraite
Il coupe tout sentier ;
Et dans la défaite
Ne fait point de quartier.

Trône et patrie,
Voilà tout son refrain ;
Lois, industrie,
C'est son unique frein :
Et sa batterie
Est, ma foi ! tout son train ;

En temps de guerre,
Ces robustes guerriers
Dans leur carrière
Offrent des filibustiers
Ayant pour chaumière
L'ombre du bananier

Pour nourriture
De cet arbre le fruit,
Pour couverture
La feuille qu'il produit
Et pour sa chaussure
La peau du bœuf qu'il cuit,

Voilà, despotes !
Ceux dont s'arment les bras ;
Vos fières bottes
Ont vaincu des soldats ;
Pour nos sans-culottes
Vous n'y parviendrez pas.

*(Ici , dans le lointain , le bruit des cors , et
quelques coups de fusils se font entendre.)*

L A J E U N E F I L L E .

Ah ! mondié ! mondié ! zaut tendé qui coup d'fisi ?
qui corné io après corné dans bois ? pri garde ça pas
brigand....

B E L L E F L E U R .

Mill'canons ! si cété io, n'a pas pait haché Lowen-
(en montarnt son sabre.)
dal ta haché io.

S A N S Q U A R T I E R .

Mo ta tordé io tant come moulin tordé canne.

S A N S P E U R.

Mo ta couite io tant come difé flambé bagasse.

L A R A M É E.

Long-temps sabre à moé mandé graissé, li ta trapé compte à li dans tripe à io.

L A B O M B A R D E.

Mo ta fair io voltigé tant come gnoun bombe.

B E L L E P O I N T E.

Mill'escadrons! ma bai décharges moio, io va parti tant come débordement.

B A R R É I O.

Quand mo campé dans difé, vous va juré dire q'fisi à moé chargé pour six semaines.

S A N S C H A G R I N.

Ou ti mo passé gu'ia point l'avalasse qui capabe bordé côté moé.

A G O M É D I.

Mo té besoin gnoun coui, m'a servi ac coco tête à premier chef qu'mova trapé.

L A R A N C U N E.

Mo pas caché bai z'aut, mes amis! voyage cilà là, movlé bâti gnoun pyramide avec zos a brigands tout seul.

L E C O M M A N D A N T.

Allons; mes enfans, courrons nous assurer de la cause d'un bruit si étrange. (*ils sortent en défilant.*)

S C È N E I I.

LE DUC DU LEMO, LE DUC DE L'ÉVANÇA.

LE DUC DU LEMO.

*(dans l'éloignement) (plus rapproché des coulisses)*Holà !... hé... quelqu'un... je n'entends plus
(en entrant en scène)

personne. quelle pénible chasse ! enfin nous voilà arrivés dans un endroit abattu de la forêt. Ces lieux sont éclairés !... une colonne..... des autels.... la terre jonchée de fleurs..... des trophées champêtres.... tout réveille le souvenir d'une cérémonie bien chère à nos cœurs, et indique le sujet du rassemblement des personnes dont nous avons entendu la brusque retraite.

(il s'approche d'une inscription et lit.) *Le soleil ne pourra éclairer aucune chaumière à Hayti sur laquelle ne luise un rayon de ma munificence.*

LE DUC DE L'ÉVANÇA.

O paroles admirable de mon Roi ! tu as prononcé ces mots, l'humanité te les inspirait ; tes sujets les recueillent et le sein de l'immortalité les attend.

(lisant à son tour une autre inscription.)

Que ne puis-je voir le moindre des haytiens propriétaire d'un bien fond !

LE DUC DE LEMO.

O vœu patriotique et magnanime du modèle des Rois ! à cette expression de ton âme sensible, le génie de la patrie te souriait et présageait à ton peuple *plus que la poule au pot* du grand Henry IV. Déjà l'exécution entière de ce vœu a comblé l'attente de tes sujets.

LE

L E D U C D E L'É V A N Ç A .

On a beau dire, M. le Duc, on ne voit guère de grands Rois sur le trône que ceux qui ont été éprouvés au creuset de l'adversité. A la moindre disgrâce, ils sont prompts à se mettre, en idée, à la place de l'être souffrant, et réparent aisément son malheur. Hé! qui ne sait compatir aux maux qu'il a lui-même endurés?

L E D U C D E L E M O .

Sans doute, mon cher Duc, on en voit un exemple frappant dans notre Roi; mais si cet auguste Monarque se distingue par les effets éclatans de son cœur généreux, il est une autre justice à lui rendre. Il est le seul, oui, le seul qui ait sù concilier deux choses que la malice et la perversité des hommes avaient voulu jusqu'ici faire passer pour incompatibles, je veux dire la royauté avec la liberté. Aussi, voit-on à Hayti l'exemple d'un peuple heureux, indépendant et libre, sous un Roi digne de l'être?

L E D U C D E L'É V A N Ç A .

C'est le plus haut point de perfection auquel un mode de gouvernement puisse atteindre, et Hayti se glorifie d'avoir résout, à sa satisfaction, ce grand problème; mais, mon cher Duc, tandis que nous nous entretenons de ce bon Roi, où est-il? par où a-t-il passé? je commence à m'allarmer vivement sur son compte! qu'il me tarde de le voir arriver, sain et sauf, dans notre sein.

L E D U C D E L E M O .

Même peine nous occupe et nous afflige tous deux. Ce bien-aimé Roi, où son ardeur l'a-t-elle emporté? quand sa présence si désirée viendra-t-elle?

LE DUC DE L'ÉVANÇA.

Vous savez avec quelle rapidité il s'est échappé à notre vue, et par quel accident nous nous en trouvons séparés. Je n'ai, jamais, vu un sauglier si terrible...

LE DUC DE L'ÉVANÇA ET LE DUC DE LEMO.

DUO.

LE DUC DE L'ÉVANÇA.

La belle proie ! ô l'énorme animal !
Rien n'est égal à tant de résistance :

LE DUC DE LEMO.

Dans ces forêts il n'a point de rival
D'après son choc, ses terribles défenses.

LE DUC DE L'ÉVANÇA.

Ensemble.

La belle proie ! ô l'énorme animal !
Rien n'est égal à tant de résistance.
Avec quelle horrible furie
Il nous a renversés tous deux.
Comme, d'un élan vigoureux,
De l'homme il bravait l'industrie !

De nos chiens écarter la troupe
Ce ne fut pour lui qu'un moment
Comme il sut, fondant sur nos gens,
D'un cheval enlever la croupe !

La belle proie ! ô l'énorme animal !
Rien n'est égal à tant de résistance :
D'après son choc, ses terribles défenses,
Dans ces forêts il n'a point de rival.

LE DUC DE LEMO.

Ensemble.

Dans ces forêts il n'a point de rival,
D'après son choc, ses terribles défenses

Comme d'un élan vigoureux
De l'homme il bravait l'industrie ;
Avec quelle horrible furie
Il nous a renversés tous deux !
Comme d'un élan vigoureux ,
De l'homme il bravait l'industriel

Dans ces forêts il n'a point son égal
J'en jure par ses terribles défenses :
Quel feu ! quel choc ! et quelle résistance !
La belle proie ! ô l'énorme animal !

L E D U C D E L ' É V A N Ç A

Je suis encore tout froissé de ma chute.

L E D U C D E L E M O .

J'ai les côtes toutes meurtries de cette aventure.

L E D U C D E L ' É V A N Ç A .

Pourvu que rien de fâcheux ne soit arrivé au Roi ,
je rends grâce au ciel.

L E D U C D E L E M O .

Oui , que nous revoyons notre bien-aimé Souve-
rain ! et tous nos maux seront guéris.

L E D U C D E L ' É V A N Ç A .

C'est bien mal à M. Henry de s'exposer ainsi de
gaieté de cœur , de s'éloigner de ses serviteurs les
plus fidèles , et de les plonger dans de si cruelles
appréhensions.

L E D U C D E L E M O .

Je voudrais bien le voir , en ce moment , pour lui
reprocher cette bouillante ardeur avec laquelle il
nous a abandonnés , et cette absence qui nous jette
dans des transes mortelles.

L E D U C D E L ' É V A N Ç A .

Et notre auguste Reine , ses enfans et sa famille ,
que diront-ils de nous si jamais ?

LE DUC DE LEMO.

Et la patrie, cette Hayti dont il est l'idole justement adorée, quel compte pourrons-nous lui rendre? si quelque triste accident....

LE DUC DE LÉVANÇA.

J'en frémis. Non, M. le Duc, je ne puis demeurer plus long-temps dans cette affreuse incertitude.

(Ici il tire un coup de carabine.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENS, un détachement de Royal Dahomet embusqué derrière les coulisses.

VIÉ. BAYACOU.

Qui cila la io qui après tiré com ça? décampé tant come zéclair, ou bien m'a fair zaut valé baïonnette à moé tant come gombaud.

AGOMÉDI.

Si zaut vancé d'gnon simelle, m'a caba zaut.

SANS QUARTIER.

Si zaut bronché, zaut mourri.

LE DUC DE LEMO.

A qui ai-je l'honneur de parler?

LE DUC DE LÉVANÇA.

De quel corps sont ces gens-là?

AGOMÉDI.

To hélé moé Agomédi, Quiance, Parent bonheur, Abricau, Zo cassé fer, Drap couvri, l'Argent fait l'homme.

LE DUC DE LEMO.

Ah! ah! l'ami! tu fais le plaisant! et moi, je suis un simple petit Monsieur qui ai quelque fois l'honneur de commander en troisième, le corps Royal Artillerie.

LE DUC DE LÉVANÇA.

Et moi, qui suis votre très-humble serviteur, on m'appelle quelque fois Major commandant d'un certain corps, connu sous le nom de cheval-légers du Roi.

LE COMMANDANT DE ROYAL DAHOMET.

C'est différent, nos Seigneurs, nous nous rendons à vos ordres.

SCÈNE I V.

LE DUC DE LÉVANÇA, LE DUC DE LEMO ET
LE COMMANDANT des Royal Dahomets.

TRIO.

LE DUC DE LÉVANÇA.

Pour le bien du service,
Courrez, au bruit des cors,
Et d'un commun transport
Rendez un bon office.

LE DUC DE LEMO:

Rendez un bon office,
Et d'un commun accord,
Volez, au bruit des cors,
Pour le bien du service,

(14)

LE COMMANDANT.

Qu'exige le service ?

LE DUC DE LÉVANÇA et LE DUC DE LÉMO,

Ensemble.

En danger sont nos droits,
Et le péril s'accroît;
Vite, au secours du Roi.

LE COMMANDANT.

En danger sont nos droits,
Vite, au secours du Roi.

(Ici les dahomets défilent rapidement.)

SCÈNE V.

LE DUC DE LÉVANÇA, LE DUC DE LÉMO

LE DUC DE LÉMO.

Quel bonheur d'avoir fait la trouvaille de ces braves gens-là!

LE DUC DE LÉVANÇA.

J'en ai l'âme ravie, et notre Roi sera promptement secouru; mais j'entends quelqu'un à travers ce tail-lis.... si c'était lui!....

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE DUC DE SAINT-LOUIS.

LE DUC DE SAINT-LOUIS.

Ah! parbleu! Messieurs, que j'ai de plaisir à vous rencontrer!

LE DUC DE LEMO, LE DUC DE L'ÉVANÇA, *ensemble.*

Et notre Roi, notre bon Roi?...

LE DUC DE SAINT-LOUIS.

J'allais vous le demander le croyant déjà arrivé auprès de vous, et sans le cheval mort sous moi d'accident, je serais encore avec lui; mais au moment où ce bien-aimé Roi a failli se noyer, et a été si promptement et si heureusement secouru, mon cheval trop vigoureusement poussé a péri d'un excès d'embonpoint, et j'ai vu notre Souverain déjà sur l'autre rive, piquant des deux vers cet endroit. Je ne dois qu'à mon habileté à nager la faveur de vous avoir rejoints.

LE DUC DE LEMO.

Quoi! notre bien-aimé Maître a courru les risques de la vie!...

LE DUC DE L'ÉVANÇA.

Quoi! ce bon père, en proie, loin de nous, au danger le plus imminent!.....

LE DUC DE SAINT-LOUIS.

Il n'est que trop vrai: je n'avais pas encore dégagé de dessous le cheval ma jambe qui, grâce à l'heureuse situation où elle se trouvait placée, n'a éprouvé qu'une légère contusion, que déjà notre monarque s'était lancé dans la rivière. Son cheval entraîné par le courant était près d'être renversé, lorsqu'un jeune homme plein de vigueur et d'adresse, lui prêtant un appui salutaire, l'a heureusement soutenu et lui a fait gagner l'autre bord de la rive.

LE DUC DE LEMO.

Enfin je respire: brave jeune homme! tu seras à jamais, récompensé, tu seras mon frère et mon ami.

LE DUC DE SAINT-LOUIS.

RONDEAU.

Ah ! comme , élané dans les ondes ,
il nageait contre le courant !
Combien son adresse profonde
Se jouait du fougueux torrent !

Divin modèle
D'un cœur loyal ;
Sa main fidèle
Du pas fatal
Tire le zèle
De l'animal.

De la patrie
Le bon génie
De ce rare nageur
Soutenant la vigueur
A notre âme attendrie
Reservait ce bonheur.

Ah ! comme , élané dans les ondes etc.

LE DUC DE L'ÉVANGÉ.

Tout mon sang était glacé, il ne reprendra sa chaleur naturelle que lorsque notre Monarque sera rendu, sain et sauf, dans notre sein. Estimable haïtien, ton noble zèle nous sauve à tous la vie ! mais j'apperçois au loin, des flambeaux, . . . des coups de fusils se font entendre. . . Ciel ! permettez que notre Souverain. . . .

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, LE GRAND ÉCUYER.

Tous ensemble.

Ah ! Sire ! ah ! notre Roi ! notre bien-aimé Roi !
notre bon maître ! . . .

LE

LE DUC DE LEMO.

Vous voilà ! nous avons le bonheur de vous posséder !.....

LE DUC DE L'ÉVANÇA.

Nous vous revoyons ! vous êtes rendu à nos vives angoisses !..... Le ciel en soit béni !

LE DUC DE SAINT-LOUIS.

Ah ! que nous arrosions vos genoux des larmes de la joie et de l'attendrissement. (*Ils tombent tous aux pieds du Roi.*)

LE ROI, *attendri.*

Relevez-vous, mes enfans, relevez-vous.

LE DUC DE LEMO.

Mais, de grâce, Sire ! ne vous exposez plus de la sorte ; ménagez vos jours qui sont si nécessaire ; conservez-nous notre père, notre libérateur, l'appui et l'espoir de ce Royaume ; ah ! Sire, nous le promettons-vous ?

LE ROI.

Oui, mes enfans, je vous le promets ; mais, aussi on vous a un peu trop effrayés sur la nature du danger que j'ai couru, j'ai traversé des courrans plus rapides, et sans les liannes et les branchages qui ont embarrassé les pieds de mon cheval.... A propos, a-t-on fait approcher le brave haytien qui m'a secouru avec tant de zèle ?

LE GRAND ECUYER.

Oui, Sire, il ne tardera pas à arriver, et je lui ai bientôt eû fourni les moyens de suivre notre marche.

LE ROI.

Allons, mes enfans, ce n'est rien, plus de chagrin. Enfin, je suis venu à bout de ce terrible sanglier. Ayant retrouvé ses laissées et ses voies, elles m'ont conduit droit à son fort, à peine m'y étais-je embusqué que je l'ai apperçu courant s'y réfugier, et au moment qu'il y entraît, je l'ai éteudu mort sur la place. Grand Ecuier ! qu'on sonde le terrain, et que je puisse bientôt trouver un endroit habité !

LE GRAND ECUYER.

Sire ! j'ai déjà devancé vos désirs et fait reconnaître l'asile où votre *débotter* doit avoir lieu.

LE ROI, *regardant par une coulisse.*

C'est fort bien : ah ! ah ! je vous annonce notre nouveau Chevalier accompagnant le Ministre encore tout effrayé de l'aventure !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE MINISTRE, LE
CHEVALIER DE ZULIMBO.

LE MINISTRE.

Non, non, Sire ! ce ne sont plus de ces petites incartables qu'on puisse passer sous silence, et permettez-nous de vous reprimander très-fort, oui, de

vous reprimander sur le peu de soin que vous prenez de votre vie, que dis-je de votre vie ?

R O N D E A U.

Elle est toute à la patrie,
Elle a cessé d'être à vous ;
Pour cette mère chérie
Ah ! c'est un présent si doux !
Et quand elle en est avare,
Pourquoi donc tant l'exposer ?
Malgré vous, ce bien si rare,
Nous saurons le préserver.

Elle est toute à la patrie. etc.

Quant à nous, compagnons assidus de vos pas, gardiens fidèles du dépôt de votre vie, qui en sommes responsable au peuple et à l'armée, nous vous le dirons franchement : c'est la dernière fois que nous aurons l'honneur de vous accompagner à un divertissement si périlleux. La chasse au sanglier, pour les têtes couronnées, sera désormais interdite à Hayti, je me jette à vos pieds, et ne m'en releverai que lorsque votre majesté m'aura accordé cette grâce.

L E R O I, *le relevant.*

Ainsi soit, Ministre, relevez-vous ; j'aime mieux me priver de ce passe temps que de causer la moindre
(*s'adressant à Zulimbo.*)

affliction à mes zélés serviteurs. Chevalier de Zulimbo ! ne puis-je connaître plus à fond à qui je dois un service si rare ?

Le Chevalier de Z U L I M B O.

Sire ! je suis fils unique d'un habitant de ce canton à qui vous avez daigné faire accorder l'acte de vente d'une caféyère. Il a été assez heureux pour mériter votre confiance et votre estime dans la défense du

pays, et il a été estropié, sous vos yeux, au service de la patrie, lorsqu'au pont de Vertières.....

L E R O I,

Ah ! parbleu ! je ne connais que cela ; le vieux Zulimbo. Il est sur mes tablettes, et je devais à la première promotion... je suis ravi que tu sois son digne fils. Zulimbo, mon enfant, je ne veux pas vous récompenser à demi. Vous êtes en âge d'être marié, je vous destine une jeune et aimable personne de ma cour ; préparez-vous à l'honneur de lui être présenté, et ne négligez aucun des moyens de lui plaire, ce sera m'être agréable.

Le Chevalier de Z U L I M B O.

Ah ! mon Roi ! faut-il que le dessein généreux de votre cœur contrarie la promesse sacrée que j'ai faite à la jeune Céliflore fille d'un habitant de ce canton ? cette soirée même était pour nous celle des fiançailles, déjà le contrat est dressé, et sans le bonheur de vous avoir été de quelque utilité, il y a long-temps que Zulimbo aux pieds de Céliflore.....

L E R O I.

Diable ! mon enfant, c'est du sérieux, et cela mérite réflexion. Tu l'aimes donc bien, et elle est donc bien aimable ta prétendue ?

Le Chevalier de Z U L I M B O.

Ah ! Sire ! si vous la voyiez, vous rendriez justice à mon choix ; mais que dis-je ? vous la verrez sans doute, puisque sa demeure est celle destinée à votre *débotter* comme étant la plus voisine d'ici et la plus rapprochée du grand chemin.

L E R O I, (à part, s'asseyant au pied
d'un arbre.)

Les choses sont trop avancées, je ne puis m'opposer à son bonheur; mais feignons de persister dans ma première résolution, pour mieux éprouver ces deux cœurs, d'ailleurs, il faut toujours jouer aux amoureux quelques tours d'espiègeries, pour qu'ils s'en aiment davantage.

R O N D E A U.

Oui chagrins d'amour sont des roses,
C'est, en irritant les désirs,
Qu'ici bas pour nous sont écloses
Les piquantes fleurs du plaisir.
Plus d'une vive impatience
Vous avez ressenti l'ardeur,
Mieux d'une aimable jouissance
Vous savez goûter la douceur.

Oni, chagrins d'amour sont des roses etc.

(Tout haut à Zulimbo.)

Chevalier! tandis que nous nous reposons, un instant de nos fatigues, fais-nous un peu le portrait de ta bien-aimée; elle ne peut t'avoir inspiré une si forte passion, sans que ces détails ne soient intéressans.

Chevalier de Z U L I M B O.

A R R I E T T E.

Le charme de son doux sourire
Du verd printemps à la fraîcheur,
Et la fleur qui s'ouvre au zéphyr
N'est pas plus pure que son cœur;
L'indulgente et simple nature,
Seule, a produit ses agrémens,
Sa beauté lui sert de parure
Et sa belle âme d'ornement,

Et modeste, et spirituelle
 Elle enchante, sans le vouloir,
 Elle est gracieuse, elle est belle,
 Et nous parait n'en rien savoir:
 Tout en charmant, son cœur ignore
 De séduire le vil talent,
 Elle connaît bien moins encore
 Cet art de tromper, en aimant.

Sa vive et piquante finesse
 Vainement cherche à se cacher,
 Le sentiment et la tendresse
 Se plaisent, vite à la chercher.
 Écho s'empresse de redire
 De sa voix les célestes sons,
 Et les doux accords de sa lyre
 D'Orphée ont égalé les tons.

L E R O I, (à part.)

Vivent les amoureux! ils voyent tout au travers d'un prisme magique. Le bel âge! l'heureux temps! on ne ressent et l'on ne s'exprime ainsi en faveur de l'objet aimé, qu'une fois en sa vie. (*Tout haut au chevalier.*) Je conviens que les heureux dons de ta belle sont rares et précieux, cependant, Chevalier, il faut commencer à contracter l'habitude de me complaire. Vous connaissez mes projets sur vous, il faut déférer à ma volonté; et pour première preuve de votre obéissance à mes ordres, j'exige que vous ne paraissiez aux regards de Céliflore que lorsque j'aurai eu avec elle un entretien particulier, et que notre bouche ne trahisse point l'incognito que je désire garder, dans ce canton. Du reste je vous permets de prendre les devants et d'aller vacquer aux soins dont ma rencontre vous a, jusqu'ici, privé.

(*Le chevalier de Zulimbo sort.*)

LE GRAND ÉCUYER.

Sire! le bataillon du Royal Dahomet sollicite la faveur de vous être présenté.

LE ROI.

Je l'accorde. J'aime à m'entretenir avec ces braves gens.
(Ici le grand écuyer sort.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE BATAILLON DE ROYAL DAHOMET.

LE COMMANDANT.

Sire, ce fidèle bataillon a l'honneur de déposer à vos pieds son hommage respectueux.

LE ROI.

J'accueille le tribut de ces bonnes gens, et si quelqu'un d'entr'eux a besoin de mon appui, de mon secours, ou de ma justice, qu'il parle avec confiance! je suis le père et le soutien du soldat.

LA BOMBARDE.

Sire! grâce à la justice et à la bonté de nos chefs nous n'avons contr'eux aucun sujet de récrimination; nous n'avons ambitionné que l'honneur de saluer notre bon Roi, et d'accompagner sa marche jusqu'à Sans-Souci.

LE ROI.

Mes enfans, je ne puis vous refuser cette satisfaction.

S C È N E X.

LES PRÉCÉDENS, LE GRAND ÉCUYER.

LE GRAND ÉCUYER.

Sire! il est temps de se rendre au lieu de votre *débotter*, nous sommes menacés de la pluie, et un plus long retard vous y exposerait

LE ROI.

Allons, partons,

LE BATAILLON DE ROYAL DAHOMET

(*Ici ils environnent le Roi, le posent sur un brancard qu'ils ont artistement fait, et orné de lauriers et le portent en criant :*)

Vive notre bien-aimé Roi! Vive ce bon père! Vive le grand Henry!

(*Ici une simphonie exprime une marche militaire.*)

Fin du Premier Acte.





A C T E I I.

Le théâtre représente la Maison principale d'une habitation. Au fond une table servie et couverte ; du côté droit , une autre table munie de deux flambeaux , d'un rouleau de papier , d'une écritoire garnie de plumes et de deux bourses richement ornées de rubans et de broderies ; du côté gauche, un canapé offrant un trousseau sur lequel a été jeté un voile léger et transparent.

S C È N E P R E M I È R E.

LE CHEVALIER DE ZULIMBO.

(Il entre sur la pointe des pieds , regarde par la coulisse , et dit :)

ILS sont tous sérieusement occupés avec le notaire dans l'aile du bâtiment destiné aux étrangers, je ne puis être vû ni entendu ; ah ! que je soulage mon cœur, et que je respire, un moment, le même air que Céliflore ! contre temps fatal à mon amour ! un Roi généreux et bienfaisant, dans l'unique désir d'assurer mon bonheur, m'ordonne de renoncer à l'objet de mes feux, et de m'appréter à recevoir la main d'une des plus aimables personnes de sa cour. Sort bizarre ! tu réservais ce trait à la plus tendre fidélité.

Le trépas est donc mon seul bien
Puisqu'on me ravit Céliflore :
J'ai perdu celle que j'adore,
L'univers, pour moi, n'est plus rien.
En revoyant cette prairie,
Ces mirthes si gaiement plantés,
Mon triste cœur ! vous palpitez !...
Cessez d'y chercher votre amie.

Prés émaillés, où mon troupeau
Paissait, joyeux, sur la verdure !
Beaux lieux, charme de la nature,
Où fredonnait mon chalumeau !
Faveur disputée et ravie,
Soupirs devinés et rendus,
Doux plaisirs, je vous ai perdus !
A quoi sert, désormais, la vie ?

Adieu prestiges enchanteurs,
Délire, amoureuses folies !
Une froide mélancolie
Remplace vos attraits flatteurs.
Las ! de mon heureuse carrière
Les instants se sont écoulés.
Beaux jours, si doucement, filés !
Quand luirez-vous sur ma chaumière ?

De la raison faibles secours
Contre une atteinte si cruelle,
Ou calmez ma douleur mortelle
Ou délaissez-moi pour toujours !
Cher et fatal à ma tendresse
Cet objet, semblable à l'éclair
Qui s'éclipse, en sillonnant l'air,
Trop vite échappe à mon ivresse.

(A chaque couplet il s'approche de la coulisse et regarde pour s'assurer si personne ne survient.)

(après une courte réflexion.)

Mais, pourquoi m'abandonner au désespoir ? j'en-
trevois un rayon d'espérance : à mesure que je chantais

Céliflore, j'ai démêlé dans les traits de mon roi une émotion, un attendrissement dont il n'a pu se défendre, et qu'il cherchait en vain à me cacher. Ces sensations délicieuses que les âmes sensibles et magnanimes savent, seules, éprouver, parlaient en ma faveur; ce grand roi, vrai juge de l'honneur, amateur déclaré des bonnes mœurs et du lien conjugal, est trop juste pour s'opposer à l'accomplissement de mes saintes promesses; sans doute il ne veut que m'éprouver, et s'assurer si je suis digne, en tout, de posséder celle dont je lui ai fait le tableau. Oui, un jour plus pur m'éclaire: le héros généreux qui ne vit que pour le bonheur de ses sujets et qui n'a en vue que ma félicité particulière, ne peut persister long-temps à la troubler. Que dis-je? un secret pressentiment m'avertit que le bonheur le plus parfait va, bientôt, naître de mes larmes; mais retirons-nous, évitons la présence de Céliflore, et rendons-nous dignes des bienfaits de notre auguste maître, en remplissant ses volontés, quelqu'effort qu'elles puissent coûter aux affections de notre cœur. (*Il sort.*)

S C È N E I I.

CELIFLORE.

Combien il me tardait d'être délivrée de ce notaire et de son jargon aussi ennuyeux qu'intelligible! Zulimbo avait tant promis d'être aux pieds de Céliflore avant que les tendres agneaux eussent quitté nos gras pâturages; depuis plus de trois heures nos troupeaux jouissent d'un sommeil profond, et Zulimbo ne paraît pas... qui peut donc arrêter un amant si fidèle?... ah! peut-être, quelque malheur imprévu... quoi! si près de voir nos feux couronnés!... non,

non, loin de ma pensée toute idée sinistre ; sans doute quelques apprêts, quelques démarches nécessaires l'ont, jusqu'ici, retenu. Qu'il est flatteur de pouvoir se dire : « il est un tendre cœur sur lequel je règne uniquement, ce cœur est digne de la préférence que je lui ai accordée et je touche au moment fortuné où nous allons être unis par des nœuds aussi saints qu'indissolubles. » Ah ! des instans de bonheur si ravissans, s'ils étaient durables, ici bas, égaleraient notre sort à celui des immortels, mais quoi ! Zulimbo ne revient pas !... (*ici elle appelle.*) Zulimbo... Zulimbo !...

R O N D E A U.

Quand ta présence embellira
Ce toi si cher a notre flâme
La nature, alors, sourira,
Ton souffle animera mon âme.
Quoi ! plus de Zulimbo,
Et sourds sont les échos !...
Quel trouble, hélas ! m'agite !...
Quelle douleur !
Mon triste cœur
Et frémit et palpite....
Quel espoir luit !
Ah ! c'est bien lui !
Mais c'est le bruit
Du verd feuillage....
Amant volage !

Quand ta présence etc.

S C È N E I I I.

CÉLIFLORE, MADAME BAYACOU.

M A D A M E B A Y A C O U.

Comment ? petite fille ! il est, bientôt, minuit, et vous n'êtes pas encore lasse de fatiguer l'air de votre

plainte importune ! et pour qui , s'il vous plait ? pour un freluquet , pour un damoiseau qui , peut-être , tandis que vous vous désolez , se rit de vos maux , et trahit , aux pieds d'une autre , la foi qu'il vous avait , tant de fois , jurée. Mort de ma vie ! je voudrais bien qu'il fût dit que Céliflore , le fruit de mes entrailles , une fille que j'ai pris soin d'élever , eût répandue seulement une larme pour un petit traître qui se moque de nos bontés , pour un petit inconstant qui , pendant qu'un bon souper , un bon contrat , un gentil poupon l'attendent sous un toit respectable , s'amuse , sans doute , à jouer de la guitare pour Doris , de la flûte pour Sylvanie , ou de la Mandoline pour Cloé. Allons , Mademoiselle , pas de façon ; pas de réplique ; chassez moi , bien vite , ce petit drôle de votre cœur , comme s'il n'y était jamais entré ; allez , allez , pour un ingrat de perdu , cent de retrouvés ; mais c'est l'honneur d'une famille qui ne se retrouve plus , une fois qu'on l'a perdu. Ah ! qu'il vienne ! qu'il vienne roder encore à l'entour de nous , ce petit muscadin ! il verra de quel bois je me chauffe , et comme je lui ferai sauter les escaliers. Bon Dieu ! quelles mœurs ! ce n'était pas , comme cela , de mon temps. Avant que de pouvoir s'introduire chez nous , les amoureux suaient sang et eau à notre porte , et ils ne s'avisèrent pas de se trouver , les derniers , au rendez-vous ; demande , un peu , à ton père ce qu'il lui a coûté de soins , de prévenances pour obtenir notre main , et comme il a acheté chèrement l'honneur de nous posséder. Tiens , Céliflore , quand je vois des affronts comme ceux là dans une famille , et qu'une fille de mon sang n'a pas honte de rester à la belle étoile , pour attendre , sans voir venir , un amoureux ; je suis bonne mère , mais je suis capable de te dévisager. Fi ! la laide , qui n'a pas de sentimens , et qui reste à

croquer le marmot pour un scélérat! à ta place je mourrais de confusion, et j'irais me cacher.... Mais je saurai mettre bon ordre à tout cela; je veux avoir raison de cet outrage: le Roi, oui, le Roi, lui-même me prêtera, au besoin, son autorité. C'est celui-là qui aime les bonnes mœurs, et qui ne plaisante pas lorsqu'il s'agit de mariage. Va, va, je serai vengée; mais en attendant, fais-moi le serment, Céliflore, d'oublier ce perfide et de l'arracher totalement de ton cœur.

C É L I F L O R E, *émue et embarrassée.*

Ma mère, c'est un serment..... Un serment.....

M A D A M E B A Y A C O U, *impatiente.*

Hé bien, achevez donc:

T R I O.

M A D A M E B A Y A C O U.

Achievez donc:
Obéissez à votre mère:
Point de façon
Et n'irritez point ma colère.

J'y perds mon latin,
Son cœur mutin
Ferme sa bouche;
Plantée elle est là,
Elle restera
Comme une souche
Voulez-vous bien parler?

C É L I F L O R E.

Vous êtes, ma mère,
Si fort en colère
Que je ne puis souffler.
Ah! je frissonne!....

M A D A M E B A Y A C O U.

Ah! tu frissonnes?

CÉLIFLORE. *Ensemble.*

De ce léger tort
Vous me grondez si fort,
Mon cœur m'abandonne.

MADAME BAYACOU. *Ensemble.*

De ce léger tort
Je gronde si fort !
Fais ce que j'ordonne.

MADAME BAYACOU.

Comment, impertinente !
Ta langue impudente
De la sorte répond !
Tu me fais cet affront !

CÉLIFLORE. *Ensemble.*

C'est impossible ;
Fuir mon amant !
Trop invincible
Est ce penchant.

MADAME BAYACOU. *Ensemble.*

Est-il possible
Qu'à cet amant
Ton cœur sensible
Ait fait serment ?

MADAME BAYACOU.

Viens, renonce à toute imposture
Et dis, à mes genoux : je jure

CÉLIFLORE, *en pleurant aux pieds de sa mère,*

Je jure

(*Monsieur Bayacou survenant relève Céliflore.*)

Ensemble.

MADAME BAYACOU.

A cet amant parjure
Quoi ! conserver ta foi
Contre une telle injure
J'invoquerai la loi,

C É L I F L O R E.

Ah ! que de la nature
Vous écoutiez la voix !
D'une flâme si pure
Vous approuviez le choix.

M O N S I E U R B A Y A C O U.

Assez, je t'en conjure,
Grâce, pour cette fois,
Que Céliflore abjure
Ses serments et sa foi !

Voyons : qu'est-ce que tu as à la gronder ? cet enfant ? Que t'a-t-elle donc fait ?

M A D A M E B A Y A C O U.

Ce qu'elle m'a fait ? Ce qu'elle m'a fait ? Hé ! par dieu ! tu ne le vois pas ? regarde . . . à l'heure qu'il est, cette petite évaporée est ici placée en sentinelle pour attendre ce beau M. Zulimbo qui la trompe et qui se joue de nous deux ; mais on n'abuse pas impunément de ma bonne foi, et j'aurai vengeance de ce vaurien, de ce scélérat.

M O N S I E U R B A Y A C O U.

Ah ! ma femme ! ma femme ! modère, à son égard tes expressions ; calme toi, je t'en supplie.

M A D A M E B A Y A C O U.

Que je me calme ! que je me calme ! . . . ouf ! j'étouffe de colère.

C É L I F L O R E.

J'expire de douleur.

MONSIEUR

M O N S I E U R B A Y A C O U.

Oui, appaise ton courroux; tu te hâtes trop de prodiguer de pareilles duretés au sujet d'un jeune homme qui m'a toujours paru sage, franc et honnête. Attendons pour prononcer, avec justice, sur son compte, ce que nous ne tarderons pas d'apprendre. Qui sait? peut-être qu'au moment où nous le croyons le plus indigne de nos bontés il mérite davantage notre estime et notre affection. Quant à moi je ne me désisterai de la bonne opinion que j'en ai conçue que quand....

C É L I F L O R E.

Oui, ma chère maman, ma bonne maman, attendons....

M A D A M E B A Y A C O U.

Parbleu! je le crois bien; attendons, attendons.... Il n'y aurait qu'à vous écouter, et l'on vous aurait bientôt mangé la laine sur le dos. Voilà comme vous êtes, vous autres: vous voyez toujours couleur de rose, et cependant Céliflore, une fille que j'ai si bien élevée, une fille qui devait faire la joie, l'honneur et la consolation de nos vieux jours, Céliflore va devenir la fable et la risée de tout le canton. J'arnigouoi! si ce mariage là n'a pas lieu demain, je vous étranglerai tous trois....

C É L I F L O R E, *lui baisant la main.*

Rassurez-vous, ma chère maman; cette Céliflore dans laquelle vous aviez placé une si douce espérance, bien loin de la trahir....

E

MONSIEUR BAYACOU, *caressant son épouse.*

Appaise-toi, ma chère femme, appaise-toi, je ne vois pas qu'il y ait tant à s'allarmer; j'espère, au contraire, qu'avec un peu de patience tu verras les choses d'un tout autre oeil : même le cœur me dit que le tien se reprocherait bientôt d'avoir si peu ménagé Zulimbo dans tes termes.

MADAME BAYACOU.

Ah ! dame ! c'est que quand il s'agit de l'honneur d'une famille, entendez-vous bien ? de l'honneur d'une famille. . . . j'aimerais mieux mille morts que de reculer d'une semelle.

MONSIEUR BAYACOU.

Tu as raison, ma femme, diable ! ne badinons pas sur cet article, tu ne me verras pas, non plus, broncher dans ce chemin, si la suite. . . . Mais j'entends du bruit, sans doute c'est Zulimbo. . . .

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, *sans être reconnu*,
LE MINISTRE, LE GRAND ÉCUYER, VIÉ
BAYACOU.

VIÉ BAYACOU.

Bon soir ! mes chers enfans ! voilà de bons seigneurs égarés à la chasse que je vous amène.

QUATUOR.

MONSIEUR BAYACOU, MADAME BAYACOU.

Ensemble.

Quelle faveur
Pour ma retraite !
Ah ! vous nous faites
Beaucoup d'honneur !

C'est trop d'honneur
Que vous nous faites ;
Pour ma retraite
Quelle faveur.

LE ROI, LE GRAND ECUYER.

Ensemble.

Oui, par fatalité
Égarés à la chasse
A l'hospitalité
Nous rendons, ici, grâces;

A l'hospitalité
Nous rendons, ici, grâces;
Une fatalité
S'attacha sur nos traces.

MONSIEUR BAYACOU, MADAME BAYACOU, LE ROI
ET LE GRAND ECUYER.

Ensemble.

MONSIEUR BAYACOU.

Quelle faveur
Pour ma retraite!
Ah! vous nous faites
Beaucoup d'honneur!

LE ROI.

De votre cœur
Bonté parfaite,
Accueil honnête
Sont très-flatteurs.

MADAME BAYACOU.

C'est trop d'honneur
Que vous nous faites;
Pour ma retraite
Quelle faveur!

LE GRAND ECUYER.

Pour vos seigneurs
Accueil honnête,
Bonté parfaite
Ont des douceurs.

MONSIEUR BAYACOU.

Notre humble toit n'est guère digne de vous recevoir; mais accueil franc et loyal, bonne mine d'hôte, cœurs soumis et empressés, c'est ce dont nous vous répondons.

MADAME BAYACOU.

Tout à votre service nos Seigneurs, nous tâcherons de vous recevoir de notre mieux, et de rendre cet asile digne de ceux qui l'honorent de leur présence.

LE ROI.

Mille grâces, Monsieur et Madame de l'hospitalité que vous voulez bien nous accorder. Nous sommes certains de la sincérité de vos offres; mais nous allons, sans doute, vous gêner. Une table.... des papiers.... des apprêts, sans doute, nuptiaux.... tout annonce une cérémonie particulière à laquelle des étrangers...

M A D A M E B A Y A C O U.

Point du tout , nos Seigneurs , point du tout. Quand bien même ces préparatifs eussent été suivis de la cérémonie qui les avait exigés , vous ne seriez pas de trop ici , au contraire votre présence eût été pour cette formalité civile , un excès d'honneur auquel nous étions loin de nous attendre ; mais , comme vous le voyez , l'acteur qui devait y jouer un rôle si intéressant , est le premier à y manquer , et s'en est rendu indigne par une absence impardonnable.

L E R O I.

Comment donc ? celui que vous attendiez ne s'est pas rendu au gré de vos desirs ? cela est inexcusable , et comment s'appelle-t-il ?

M A D A M E B A Y A C O U.

Zulimbo le fils de. . . .

L E R O I.

Zulimbo ! . . . ah ! je le connais ! c'est différent. Souffrez que nous vous fassions ses excuses , et que nous sollicitons sa grâce , comme étant les principales causes d'un retard qui vous a tant affligés : vous allez , bientôt le voir.

C É L I F L O R E.

Ah ! je renais ! il n'est donc pas coupable.

ARRIETTE *de Bravoure.*

Plus d'allarme : douce espérance !
Que cet espoir cette assurance
Pour mon tendre cœur ont d'appas !
Qui , pour moi le ciel se déclare.

Précipite tes pas
Ah vole dans mes bras !
Quel beau jour se prépare,
O mon cher Zulimbo !
De notre destinée
Et de notre hymenée
Que d'amour le flambeau
Protège la durée,
Nous cede son bandeau !

Plus d'alarme : douce espérance. etc.

M O N S I E U R B A Y A C O U .

Le ciel en soit béni ! mon cœur me disait bien. . .

M A D A M E B A Y A C O U .

Dans ce cas, je lui rends toute mon amitié, et je promets de réparer à son égard. . . .

L E R O I , *en montrant Céliflore.*

C'est, sans doute la prétendue. . . .

M A D A M E B A Y A C O U ,

Oui, Monseigneur.

L E R O I .

Sa phisionomie est heureuse, tout prévient en sa faveur, et ces dehors flatteurs annoncent une belle âme.

M A D A M E B A Y A C O U .

Oh ! je n'ai rien épargné pour la rendre vertueuse ; et en vérité, Monseigneur, ce n'est pas parcequ'elle est ma fille, mais je la crois digne d'être l'épouse d'un honnête homme.

L E R O I, *à part.*

Qu'un roi est heureux, lorsqu'il a dans ses états de parcils chefs de famille et des enfans qui leur ressemblent!

M O N S I E U R B A Y A C O U.

Nos Seigneurs, permettez-nous de vaquer, un instant, à quelques travaux indispensables.

M A D A M E B A Y A C O U.

Pardon, nos Seigneurs, si quelques soins domestiques m'appellent autre part, je laisse à ma fille le soin de vous tenir compagnie.

L E R O I,

A merveilles, à merveilles, ne vous gênez pas.

(Ici M. et Mde Bayacou sortent, sié Bayacou les suit.)

S C È N E V I.

LE ROI, CÉLIFLORE, LE MINISTRE
ET LE GRAND ECUYER.

L E R O I.

Ainsi, belle Céliflore, cette nuit est celle de vos fiançailles, et Zulimbo est l'heureux objet....

C É L I F L O R E.

Oui, Monseigneur, dès la plus tendre enfance nous fûmes promis l'un à l'autre, une douce sympathie à uni nos deux cœurs, le temps n'a fait que resserrer ces liens, et le jour de demain doit les consacrer en face du ciel et de la terre.

L E R O I.

Je le vois bien, les choses ne peuvent être plus avancées qu'elles ne le sont ; mais est-il bien digne de la faveur que vous daignez lui accorder ?

C É L I F L O R E.

Où pourrais-je rencontrer mieux,
Tendre, zélé, soumis, sincère ?
Seule, je suis belle à ses yeux,
Nul autre objet ne peut lui plaire :
A son cœur nos gazons fleuris
Ne disent rien sans mon image,
C'est de moi qu'empruntent leur prix,
Pour Zulimbo, nos verts bocages.

L E R O I, à part.

Heureuse confiance de l'amour ! douce sécurité de l'innocence !

C É L I F L O R E.

Par lui, dans les bras du sommeil,
Ma douce idée est caressée,
Mon souvenir à son réveil
Premier, sourit à sa pensée :
Ou, mobile de sa gaieté,
Ou bien, cause de sa tristesse,
Je dirige sa volonté,
Au gré de ma vive tendresse.

L E R O I, à part.

Puissant empire d'un cœur ingénu ! charmante naïveté !

C É L I F L O R E.

Aux allarmes, aux déplaisirs,
S'il est en proie, en mon absence,
Pour lui, les amoureux desirs
Sont renaissants, en ma présence.
Certes, l'on pourrait rencontrer
Un riche et brillant infidèle ;
Mais, hélas ! ou, jamais, trouver
Un cœur si pur, si plein de zèle.

LE ROI, à part.

Quelles grâces ! que de candeur ! ils sont faits l'un pour l'autre.

(à Céliflore.)

Je m'apperçois qu'il a mérité votre estime, et qu'il serait difficile de faire revenir votre cœur sur le choix qu'il a fait ; mais, Céliflore, réfléchissez, pensez mûrement : il est des partis plus avantageux que celui qui se présente ; que servent les vertus et la beauté, si ces heureux dons ne sont accompagnés des faveurs de la fortune et de la considération attachée au rang ? si je vous disais, moi, qu'en vous voyant, en rendant hommage à vos belles qualités, j'ai formé le projet de vous unir à un chevalier accompli, au sort duquel je m'intéresse vivement. Songez aux avantages que je vous propose ; je suis puissant à la Cour, j'ai du crédit, des richesses, j'ai l'oreille et la confiance du Roi, en un mot, je ne me mêle guère d'une affaire qu'elle ne réussisse : ainsi, vous n'avez qu'à parler, et vous jouirez, à la cour, d'une existence digne d'envie.

C É L I F L O R E.

Hélas ! que m'offrez-vous ?... c'en est fait, mon cœur a déjà parlé, ma foi est promise ; peut-on donner son cœur et sa main à deux personnes à la fois ?

LE ROI.

Cette objection paraît sans réplique à vos yeux fascinés par les prestiges de l'amour, mais pour moi, qui vois les choses de sang-froid, qui veux prévenir, pour vous, les besoins et les regret de l'avenir, pour moi, enfin, à la dignité duquel il convient de ne pas
quitter

quitter ces lieux sans y laisser des marques de ma bienfaisante générosité, ce refus ne paraît pas fondé sur des motifs bien raisonnables. N'en doutez pas, Céliflore, l'indigence ne devient que trop souvent le tombeau de l'amour, je désire vous mettre à l'abri de ses traits, et d'ailleurs le Roi ne verrait pas avec plaisir que nous eussions été accueillis sous ce toit champêtre, sans avoir trouvé le moyen de récompenser au moins un des membres de la famille qui l'habite; c'est vous sur laquelle le choix est tombé, montrez-vous reconnaissante de cet honneur, je vous y invite de la part de ce bon Roi, j'ose, même, vous l'ordonner.

C É L I F L O R E.

Est-il possible, Monseigneur, qu'en voulant faire ma félicité, vous la détruissiez, et que, par un excès de prévention en ma faveur, vous me prépariez un avenir épouvantable? Faut-il surtout que, dans une pareille affaire, vous fassiez intervenir l'ordre de Sa Majesté? N'est-ce donc rien pour un jeune cœur d'avoir tout-à-coup à renoncer à sa plus chère moitié, ou à lutter contre la volonté d'un si bon maître?

L E R O I.

Hé bien, chère Céliflore, il faut donc tout vous dire, écoutez-moi.... Le Roi, ce bien-aimé Souverain, emporté par l'ardeur de la chasse qui nous a entraînés jusqu'ici, s'était imprudemment lancé dans la rivière; bientôt son cheval succombait sous la force du courant, et c'en était peut-être fait de la vie de cet auguste Monarque, si un estimable jeune homme ne s'était, aussitôt, jeté à la nage, et n'était heureusement parvenu à le tirer de ce pas dangereux.

Le Roi, sensible à ce trait honorable, l'a de suite embrassé et nommé chevalier de son ordre. Sa Majesté n'a point borné sa reconnaissance à cette faveur, elle l'a breveté Cornette à ses cheveu-légers, et m'a chargé, moi, du soin de lui chercher, pour épouse, une des plus aimables et des plus vertueuses personnes de son royaume ; vous avez paru à mes regards ; il existe des raisons pour que ce toit reçoive un degré d'illustration qu'il mérite, et je n'ai pas cru pouvoir mieux placer les bienfaits du Roi, mon maître, que dans la personne de l'intéressante Céliflore.

C É L I F L O R E.

Vos intentions magnanimes me pénètrent l'âme, je voudrais pouvoir les payer de tout mon sang ; devenir la récompense du brave jeune homme qui a sauvé les jours de notre bien-aimé Roi, est un sort bien glorieux aux yeux de Céliflore ; mais, Monseigneur, voyez mes larmes.... pardonnez au motif respectable qui les fait couler....

L E R O I.

Du moins, belle Céliflore, souffrez que je vous
(Il appelle.)
 présente ce noble chevalier..... brave cornette.

(Ici le Grand Ecuyer sort pour introduire Zulimbo.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEVALIER DE ZULIMBO,
LE GRAND ÉCUYER.

LE GRAND ÉCUYER.

Le voici.

LE ROI à Zulimbo.

Chevalier. Embrasse celle que ton Roi te destine.

CÉLIFLORE.

Ciel ! Zulimbo ! mon amant ! et je trouve en lui
le mortel fortuné,...

ZULIMBO.

Ma Céliflore ! l'unique objet de mes feux, et je
vois en elle l'objet....

LE ROI, à part.

Quel moment pour ces deux cœurs ! qu'il est doux
(*Aux deux amans.*)
de faire des heureux ! Oui, mes enfans, vous allez
être à jamais unis, et je suis charmé que le hasard
se trouve si conforme aux vœux de Sa Majesté.

ZULIMBO ET CÉLIFLORE.

D U O.

ZULIMBO.

De nos sens quel transport s'empare !
Quel changement ! ô coup du Ciel !

Ensemble.

Quel beau jour pour nous se prépare !
C'est d'Henry l'ouvrage immortel !

C É L I F L O R E .

Ce héros approuve ma flamme ,
M'élève l'âme !

Z U L I M B O .

Mon sang est donc noble à jamais !

Ensemble.

Où, de nos jours, l'heureuse trame,
D'Henry constate les bienfaits !

De nos sens quel transport s'empare !
Quel changement ! ô coup du Ciel !

L E R O I .

Hé bien, mes amis, me pardonnez-vous le petit stratagème dont j'ai usé à votre égard, en faveur de la pure félicité dont vous jouissez ?

C É L I F L O R E .

Ah ! sans doute, Monseigneur, et tant que j'existerai, je conserverai la mémoire de ce moment délicieux.

Le Chevalier de Z U L I M B O .

Il faudrait avoir plus d'une âme pour suffire à des transports si ravissans.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS , MONSIEUR ET MADAME
BAYACOU , VIÉ BAYACOU.

MADAME BAYACOU.

Qu'avons - nous appris ? Ciel prospère ! Zulimbo !
l'amant de ma fille est nommé chevalier , et c'est lui
qui a eu le bonheur de sauver les jours de notre bon
Roi ! que je l'embrasse ce brave jeune homme !

MONSIEUR BAYACOU.

Que je le presse contre mon sein ce gendre si di-
gne de mon affection ! pour bien sentir ma joie , il
faut avoir un cœur comme le mien pour notre bon
Roi.

LE ROI, *attendri.*

Mes amis , mes enfans , je vous remercie pour lui.

MONSIEUR BAYACOU.

En ça nos Seigneurs , on ne revient pas de la
chasse , sans avoir grande soif , et grand'faim ; daignez
honorer de votre présence le petit repas que nous
avons troussé pour les fiançailles de nos enfans.

LE ROI.

Volontiers , volontiers , et nous allons vous aider
à arranger tout cela.

(*Il aide à apporter la table , les chaises , etc.*)

M A D A M E B A Y A C O U .

Ne vous donnez pas cette peine ; nous suffisons pour tout mettre en ordre.

V I É B A Y A C O U .

Allons , point de cérémonie , nos Seigneurs , vous voilà placés , c'est à vous d'en agir sans façon , comme de bons patrons , avec de zélés serviteurs. Commencez par boire un coup. (*Ici ils boivent.*) Moi , je vais m'asseoir en face de cette hure de sanglier , cela fera un beau tête à tête.

L E R O I .

Ce souper a , sur ma foi , bonne mine , et il ne pouvait arriver plus à propos.

M A D A M E B A Y A C O U .

(*au Roi*)

Ni être servi , en plus belle occasion. Que j'aye l'honneur de vous offrir de ce potage !

L E R O I .

Avec plaisir , il paraît succulent.

L E M I N I S T R E .

Voilà des olives farcies qui doivent relever le goût de ce canard.

L E G R A N D É C U Y E R .

L'odeur de ces truffes me fait déclarer la guerre à ce rôti,

V I É B A Y A C O U .

Allons , buvons à la santé de notre bon Roi.

T O U S .

A la santé de notre bon Roi , de notre bien-aimé
Roi ! (*ils boivent.*)

V I É B A Y A C O U .

Une petite chansonnette , mes enfans , pour égayer
ce repas.

M O N S I E U R B A Y A C O U .

Allons , ma femme commence , et nous suivrons
ton exemple.

M A D A M E B A Y A C O U .

Je vais vous chanter celle à notre bien-aimée
Reine.

T O U S .

Bravo ! bravo ! bien débuté.

M A D A M E B A Y A C O U .

AIR.

De notre auguste Reine
Chantons les douces lois ;
De cette souveraine
D'Henry propice choix ;
Ah ! qui pourrait compter jamais
Les heureux que son règne a faits ?
De la patrie
Mère chérie ,
A son nom , naissent les transports.
Pour elle unissons nos accords ,
Son étoile a sauvé ces bords.

(Pendant tout le temps qu'elle chante , l'attendrissement du Roi est visible , et à la fin il s'écrie :)

L E R O I.

Oui, mes enfans , mes chers enfans , vous ne vous trompez pas : elle est une tendre mère pour la patrie, elle est la consolation de son époux , et chanter ses louanges , c'est le plus sûr moyen de plaire à ce Monarque qui la considère comme la plus belle moitié de lui-même.

M A D A M E B A Y A C O U.

Hé bien , à la santé de cette Reine chérie !

T O U S.

A la santé de notre bonne maman , de notre bien-aimée Reine! (ils boivent.)

M O N S I E U R B A Y A C O U.

Pour bien nous mettre en train , chantons , en chorus , la chanson de notre bon Roi.

Vive le Roi ! que ce beau cri nous lie !
C'est le rempart , le garant de nos droits.
A la valeur que l'union s'allie !
Et qu'a jamais ce refrain nous rallie :
Vive le Roi !

Vive le Roi ! sans lui notre patrie
D'ignobles fers supporterait le poids ;
Il en vengea la dignité flétrie.
Ces murs , ces cœurs , l'honneur , Dieu , tout nous crie :
Vive le Roi !

Vive

Vive le Roi ! cet immortel génie,
Ici, fonda l'édifice des lois;
S'il nous sauva de toute ignominie,
Haytiens ! chantons en harmonie,
Vive le Roi !

Vive le Roi ! Qu'à ce mot tout tressaille !
Chez l'ennemi qu'il répande l'effroi !
Ce noble cri raffermir nos murailles,
Il nous ranime au grand jour des batailles,
Vive le Roi !

Vive le Roi ! jurons, au pied du trône,
De maintenir ses intérêts, ses droits,
D'en conserver les augustes personnes,
Et de mourir pour leur noble couronne,
Vive le Roi !

L E G R A N D É C U Y E R .

Ces momens sont bien agréables, nous désirerions
les prolonger ; mais un repos de quelques heures est
indispensable. *(ils se lèvent.)*

M A D A M E B A Y A C O U .

Oui , nos Seigneurs , venez occuper l'azile que
nous vous avons préparé.

*VIE BAYACOU, qui s'était un peu avancé vers
la coulisse.*

Je vous annonce le Magister du village qui vient
vous complimenter !

L E G R A N D É C U Y E R .

Il en aura tout le loisir, demain matin.

L E R O I .

N'importe : un moment est bientôt passé, laissez-le
se satisfaire. G

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE MAGISTER.

LE MAGISTER, *introduit par le Grand Ecuyer.*

Honneur, salut et joie à l'illustre assemblée!
Nos Seigneurs !

(d'un ton emphatique et risiblement pédantesque.)

Ainsi qu'on a vu sept villes de la Grèce se glorifier d'avoir reçu Homère dans leur sein, de même on verra ce canton long-temps s'énorgueillir de vous avoir accueillis. Pour célébrer un si glorieux événement, qu'en'ai-je le génie de ce même Homère si justement réputé le père et le prince des poètes ! mais il en est de votre présence comme de l'astre dont le char anime et féconde tout, et ma verve va s'enflâmer au soleil de vos grandeurs. César a dit : « je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu ». Moi je dis : je suis venu, vous m'inspirez, et j'improvise. *(En chantant.) Avec ses doigts de rose.... (en se frottant le front.) Avec ses doigts de rose....* un hémistiche n'est rien, on a bientôt trouvé cette première moitié de vers, c'est la seconde, la seconde qui souvent ne coule pas de source..... *(Il repète en chantant.) Avec ses doigts de rose. (Il trouve.) Aurore au teint vermeil.* C'est ça, la voilà bien caractérisée cette fraîche Aurore à la quelle notre vieil Homère revient si souvent avec tant de plaisir : moi, j'aime à peindre dans mes écrits, c'est mon fort ; parlez-moi de tout animer dans ses productions : ce sont ces détails pit-

toresques, cette magie de style qui font le poète. Il me faudrait, après ce début, quelque chose d'imposant... de majestueux... qui fit tableau. (*En chantant.*)
Avec ses doigts de rose, Aurore au teint vermeil,
(*Les idées lui viennent.*) *Entr'ouvrirait aux humains les portes du soleil.* (*D'un air de satisfaction.*)
Entr'ouvrirait... oui, c'est comme si l'on disait, ouvrirait à peine... ne faisait que de naître... Ça ne va pas si mal jusqu'ici voyons si la suite....

(*En chantant.*)

Avec ses doigts de rose Aurore au teint vermeil,
Entr'ouvrirait aux humains les portes du soleil.

(*Ici il reste court.*)

L E R O I.

On n'est pas toujours heureux M. le Magister, et pour peu que la rime vous gêne, parlez-nous en prose.

L E M A G I S T E R.

César, Pompée, et les grands hommes de l'antiquité, après avoir vaincu, se plaisaient, ainsi que vos grandeurs....

L E M I N I S T R E.

Où va-t-il aller, avec ce début ?

L E R O I.

C'est fort bien ; mais ces grands personnages sommeillaient - ils quelquefois, après avoir fait ces belles choses ?

L E M A G I S T E R.

Sans doute , nos Seigneurs , pardon , si la chaleur du zèle! .. le feu de la composition....

L E R O I.

Hé bien , puisqu'ils sommeillaient , permettez-nous d'aller en faire autant. Demain matin , vous pourrez nous haranguer tout à votre aise. (*Ici il se retire.*)

T O U S.

Une bonne nuit , nos Seigneurs , et un heureux reveil !

L E R O I.

Bonne nuit , mes enfans , et que la faveur du ciel soit avec vous !

Fin du Second Acte.





A C T E I I I .

*Même lieu de Scène , et mêmes décorations qu'au
Second Acte.*

S C È N E P R E M I È R E .

LE MINISTRE, LE GRAND ÉCUYER.

DUO.

LE GRAND ÉCUYER.

Impossible est le passage
Il ne faut pas y songer.

LE MINISTRE.

Il faut tarder davantage
Ou s'exposer au danger.

Ensemble.

Allons , ici que rien ne trouble
Le repos du bien-aimé Roi !
Que pour ce garant de nos droits
Notre zèle , en tout temps , redouble !

L E M I N I S T R E .

Pour moi , l'inquiétude et l'agitation que j'ai
éprouvées , hier au soir , m'ont empêché de fermer
l'œil.

L E G R A N D É C U Y E R .

Avec quelle bienveillance notre Souverain accueille
le moindre de ses sujets ! c'est surtout dans ces oc-
casions qu'il offre le tableau du bon père de famille.

L E M I N I S T R E .

Ce Roi , plus grand par lui-même que le degré
d'élévation auquel il est parvenu , aime à descendre

de son trône pour communiquer, ainsi, avec ses sujets, et connaître plus particulièrement le fond de leurs cœurs, leur genre de vie et leurs besoins. Aussi est-il idolâtré par le peuple dont il a reconquis les droits, et fondé la dignité civile, morale et politique?

LE GRAND ECUYER.

Permettez-moi, d'aller faire mes dernières dispositions, et aussi-tôt que le départ de Sa Majesté sera praticable, nous aurons l'honneur de nous trouver à son lever. *(Il sort.)*

LE MINISTRE.

Oui, aussi-tôt qu'il fera jour en son asile, ne négligez pas de m'en prévenir; mais, moi-même, allons visiter les pièces du porte-feuille! et en prendre connaissance, afin de nous trouver en règle, au lever du Roi qui pourrait bien me questionner à cet égard, car rien ne peut le distraire des travaux du cabinet. *(Il sort.)*

SCÈNE II.

M. et Mde BAYACOU.

Mde. BAYACOU.

Le départ de nos Seigneurs ne peut jusqu'ici avoir lieu, profitons de ce retard pour leur préparer une fête qui puisse leur être agréable.

M. BAYACOU.

Oui, ma chère épouse, j'ai déjà prévenu les ménestriers de se rendre, ici, de grand matin, le Magister, à la tête de la jeunesse du village, doit s'y trouver, nous allons fêter ces aimables Seigneurs, du mieux qu'il nous sera possible.

Mde BAYACOU, *semant des fleurs sur la scène.*

Pendant que je suis à semer des fleurs, rends-toi auprès du Notaire, pour qu'il ne se fasse pas attendre.

M. B A Y A C O U.

J'y vais de ce pas.

S C E N E I I I.

Mde B A Y A C O U

Quel bonheur que Zulimbo!... non, je ne puis revenir de ma joie et de mon étonnement. Ma Céli-flore va donc être heureuse, je bénis le ciel d'avoir exaucé le plus ardent de mes vœux.

A I R.

Momens charmans !
O doux instans
Pour une mère !
Un jour prospère
Luit et m'éclaire
Ah ! je renais !
Jour, plein d'attraits !

Momens charmans !
O doux instans
Pour une mère
D'une main chère
Que l'on révère
Ah ! je bénis
Les heureux fruits !

(*Après avoir regardé par les coulisses.*)

Les voilà ces aimables enfans qui s'avancent! comme ils paraissent satisfaits l'un de l'autre! éloignons-nous, ne troublons point leurs charmans entretiens; ils s'aiment de si bonne foi, et ils ont, par conséquent, tant de choses à se dire! (*elle sort.*)

S C È N E I V.

LE Chevalier de ZULIMBO, CÉLIFLORE.

Le Chevalier de Z U L I M B O.

Oui, ma chère Céliflore, cette petite épreuve te rend encore plus précieuse à mes yeux, et tout le reste de ma vie sera consacré à faire ton bonheur.

C É L I F L O R E.

Ma plus douce envie est de te rendre heureux, et mon seul soin sera toujours de te plaire. Ainsi, Zulimbo, ta Céliflore a été l'unique objet de tes feux et de ta pensée.

Le Chevalier de Z U L I M B O.

A I R.

Soit que de feux naissants l'horison se colore,
Soit que son éclat cède aux ombres de la nuit,
J'appelle, ou chante Céliflore.

Je lui peins mes regrets, mes soupirs, mes ennuis :
En rêve je la trouve encore,
Partout son souvenir m'occupe et me poursuit.

C É L I F L O R E.

Ici, je te jurai cette foi qui m'engage,
Là, de ne faire qu'un, tu promis à ton tour,
Qu'il me plaisait ton doux langage!

A mes genoux redis : « objet de mon amour !

« Avant d'oublier ton image,

« De cesser de t'aimer, j'aurai perdu le jour. »

Le Chevalier de ZULIMBO, *aux genoux de Céliflore.*

Oui, ma bien-aimée, je le répète à tes pieds, ce doux serment, ici, dans ces mêmes lieux où je l'ai prononcé pour la première fois : plus heureux aujourd'hui que je ne l'étais alors et plus esclave de tes doux liens, je rends grâce à l'amour, et je bénis notre auguste Souverain qui daigne approuver nos nœuds.

CÉLIFLORE.

Ah! mon cher Zulimbo, qui l'aimera le plus de nous deux, ce bon père, ce héros sensible et généreux, ce Monarque bienfaisant qui compte chaque instant de sa vie par autant d'heureux qu'il a faits? avant que sa précieuse image ne sorte de mon cœur... j'entends du bruit, quelqu'un dirige, ici, ses pas, fuyons, mon cher Zulimbo, loin de tout importun, ne nous quittons plus, et qu'après avoir vécu uns et inséparables, le même tombeau nous rassemble!

S C È N E V.

LE MAGISTER DU VILLAGE.

Pendant que tout sommeille, ici, j'ai utilement employé mes veilles, et je crois avoir réparé mon honneur. Ce n'est pas chose facile que d'improviser, et la présence de nos Seigneurs m'a un peu interdit... allons, il ne sera pas dit que ma muse se soit trouvée en défaut en si belle occasion, et nous verrons si j'ai, tout à fait, perdu mon latin. (*Ici il tire de sa poche une pièce de vers, et lisant tout haut:*)

Idylle dialoguée entre un berger, sa fille, un chevalier et son fils: c'est une pastorale (*cessant de lire*) qu'au renouvellement de l'année mon cerveau vient de produire, en l'honneur de notre bien-aimé Roi. Repassons ce morceau, et voyons si une élégante simplicité, un éclat doux, modeste et naturel, caractère distinctif de ce genre d'écrire, y accompagnent le mérite de l'à propos. Pour chanter, en ce style,

Le héros d'Hayti, il faudrait être un nouveau
Berquin, ou un autre Gesner. (Ici il lit.)

(Le Roi et le Ministre paraissent ici , du fond du
théâtre et disparaissent aussi-tôt. Durant tout le cours
de cette scène ils se montrent, de temps en temps, à
travers les coulisses et écoutent le Magister.)

Le Berger.

Où vas-tu ? Chevalier !.. à peine, en ces beaux lieux,
De l'astre de la nuit la lumière nouvelle
Jété, de temps en temps, quelques signes douteux,
Que ton fougueux coursier, enflâmé d'un beau zèle,
Sous ton habile main, fraye un sentier poudreux.

Le Chevalier.

Tu connais ce mapou de qui l'ombrage antique
Sert de temple et d'asyle à nos dieux domestiques,
J'y vais, heureux berger ! recueillir une fleur
Destinée, en offrande, à l'honneur véritable
A l'immortel Henry, juge de la valeur.

Le Berger.

Ce don sera suivi d'un succès favorable
J'applaudis à ton but : aussi, sur ce chemin,
Si j'ai tant devancé l'étoile du matin,
Même zèle m'anime ; et déjà, dans l'étable,
Où mollement couchés reposent mes troupeaux ;
Mes mains ont sâ choisir deux précieux agneaux
Promis, en sacrifice, à ce dieu tutélaire :
Tendres jumeaux ravis aux doux soins d'une mère
Puisseut-ils obtenir la royale faveur !

Le Chevalier.

'Ami ! je le désire ; adieu, de ma carrière
Poursuivant... mais, que vois-je ?.. un fantôme imposteur
Sous les traits de mon fils, abuse-t-il mon cœur ?
Non, c'est ce tendre enfant que sur mon sein je presse !
Prévenant mes desirs, sa piété s'empresse
D'apporter le trésor que mes mains ont planté.

Le Berger.

Hé bien, puisqu'en ces lieux le hazard nous rassemble,
Venez vous reposer, nous goûterons, ensemble,
D'un fromage excellent, d'un laitage vanté
Et des savoureux fruits que du ciel la bonté,
Dans ces fertiles champs, nous dispense en partage.

Le Chevalier.

Ton offre me séduit : de cœur, nous l'acceptons,
Attendant que du jour si cher à notre hommage
L'aube, hélas ! trop tardive annonce à tes moutons
Qu'il est temps de bondir en ces gras pâturages.

Le Berger.

Voici mon humble toit ; loin du bruyant fracas,
La paisible franchise et la modeste aisance
Y fixent des plaisirs qu'envierait l'opulence.
Mais j'aperçois ma fille, .. elle accourt dans mes bras,
Tenant le compagnon des jeux de son enfance ;
Le ciel est sur son front : ses candides appas
Joignent à la gaieté la naïve innocence,

La Bergère, *un agneau sous le bras.*

Oui, le plus cher objet de ton affection
Implore, à tes genoux, ta bénédiction.

Le Berger.

Sur la tête elle plane, et de ton innocence
Elle est, en ce beau jour, la digne récompense,

Le Chevalier, *au berger.*

Ton sort est désirable, à des dehors heureux
Elle unit ta candeur et ta vivante image,

Le Fils du Chevalier.

Plus fortuné, cent fois, le mortel généreux
A qui le ciel réserve un si charmant ouvrage !

Le Berger.

Ma Cloé, tu le vois ; ces nobles chevaliers,
 Bien éloignés de fuir nos champêtres foyers,
 Au faste, à la grandeur, au fard de l'imposture,
 Préfèrent les vrais biens, les dons de la nature :
 Invite, par tes chants, le retour de ce char
 Promis à ce grand jour, à sa pompe éclatante,
 Et rends grâce au héros dont la vertu puissante
 Féconde, anime tout, d'un geste, d'un regard.

La Bergère,

Aux accents ingénus de ma muse tremblante
 Daignerez-vous prêter une oreille indulgente ?

(Elle chante.)

Gentil agneau, qui, tant de fois,
 Fûs témoin de mes rêveries,
 Qui délaissait onde et prairies,
 Aux premiers accents de ma voix !
 On ne verra plus, sur l'herbette,
 Tes jeux et tes bonds élégants
 S'animer, aux sons innocents,
 De ta Cloé, de sa musette.

De larmes objet désormais,
 Au tribut de mes mains chéries,
 A l'herbe, aux fleurs, aux bergeries
 Il faut dire adieu, pour jamais.
 Sois, en ce jour, l'encens propice
 De ma pure fidélité ;
 L'autel de la sincérité
 Attend ce pieux sacrifice.

Hé quoi ! je sens couler mes pleurs ! ..
 Loin de moi de lâches faiblesses !
 Reçois mes dernières caresses,
 Et cours aux suprêmes honneurs
 Que ton sort est digne d'envie,
 Tu meurs, en offrande, à ton Roi !
 Prouvant à ce héros ma foi
 Que ne puis-je perdre la vie !

Grand Roi ! qu'un souris gracieux
Accueille ce tribut sincère !
Honore une simple bergère
D'un rayon flatteur de tes yeux ;
Si de l'héroïque trompette
Les sons surpassent mes accords ,
Du moins j'offre tous mes trésors
Mon agneau , mon chien , ma houlette.

Le Chevalier.

Autant le doux nectar recueilli sur les fleurs
Plait aux sens délicats de la brillante abeille ,
Autant tes chants divins , tes sons inspirateurs
Ont attendri mon âme , et charmé mon oreille.

Le Fils du Chevalier.

La fauvette n'a point ces concerts ravissants :
Bien souvent attentif , sous le naissant feuillage ,
J'avais du rossignol admiré le ramage ;
Mais depuis que l'écho répète tes accents
Ils ont , tous deux , perdu la palme des bocages.

Le Berger.

De ma fille excusez le timide embarras . . .

Le Chevalier.

Pour rendre plus piquant ce champêtre repas ,
Devine , heureux berger , quel être symbolique
D'une auguste couronne attribut magnifique ,
Se survit à lui-même , et des flâmes vainqueur
Dans un écu fameux devient meuble d'honneur.

Le Berger , *sans hésitation.*

A ces signes certains , à cette noble marque
Je reconnais l'oiseau cher à notre monarque ,
Le Phénix , en un mot.

Le Chevalier.

Bergère , à votre tour ;
Quelle est la fleur qu'au Roi décerne mon amour ?

La Bergère.

(*cherchant dans sa tête.*) La fleur... (*ayant trouvé*) qui prend
 racine au temple de mémoire,
 De Henry favorite, emblème de sa gloire,
 L'immortelle est son nom: les palmes, les lauriers
 Qui croissent sur le trône, à leurs rameaux altiers
 Brûlent d'associer sa tresse conjugale.

Le Chevalier, à la Bergère.

Le Roi vous connaîtra, vous plairez à sa cour ;
 (*au Berger.*)

Adieu, berger, je pars... déjà de ce beau jour
 Le pourpris nuancé, les teintes virginales,
 Comme un prisme enchanteur, colorant l'horizon,
 Etalent, par degrés! leur pompe matinale:
 Je m'éloigne, à regret, de toi, de ta maison.
 Fidèles aux serments, aux lois, à la raison,
 Que nos bras, que vos cœurs, toujours d'intelligence,
 Du modèle des rois cimentent la puissance !

S C È N E V I.

LE MAGISTER, LE ROI, LE MINISTRE,
un Porte Feuille à la main.

L E R O I.

Bravo ! bravo ! M. le Magister, votre idylle réussira : j'aime beaucoup ce genre et la manière dont vous l'avez traité. Malgré tout le sel et l'agrément dont on sait, à la cour, assaisonner ses propos, on en revient toujours au langage des bergers. Quelle est belle et touchante ta Cloé ! Quel intérêt elle inspire ! c'est que ses discours comme son âme, sont sans apprêts et sans imposture. L'énigme du Phénix me plaît fort : c'est un hommage délicat à votre Roi. Il en sentira, croyez-moi, le prix, et en attendant que ses libéralités viennent vous trouver, tenez ; M. le Magister : (*tirant une bourse d'or de chaque main.*) Voilà pour le Phénix, et voilà pour Cloé.

LE MAGISTRE.

Mille grâces, Monseigneur (*à part*) ma Cloé
a fait fortune, et mon idylle est à la mode.

AIR.

Douce, élégante
Humble et touchante
De Cloé l'on aime les traits;
Simple nature
De sa parure
Seule voulût faire les frais.

Souvent, sur terre,
A l'or, aux diamants
La fleur des champs
Est ce que l'on préfère.

SCÈNE VII.

LE ROI, LE MINISTRE.

LE ROI.

Hé bien, Ministre, que dites-vous du caractère de
nos hôtes et de cette aventure ?

LE MINISTRE.

Sire ! il semble que le ciel vous tienne toujours en
réserve de ces précieuses occasions de bien connaître
le cœur de vos sujets, et de signaler envers eux votre
royale munificence ; j'apprends, tous les jours, à
mieux apprécier la bonté de votre âme, je suis émer-
veillé, attendri des scènes qui viennent de se passer,
et je ne sais lequel on doit admirer le plus, de la

généreuse sensibilité du monarque, ou de l'affectueuse fidélité des sujets. Quant à nos aimables hôtes, ils me paraissent mériter la bonne fortune que le ciel leur envoie.

L E R O I.

Certainement, ils la méritent, ce sont des chefs de famille vertueux, et sous les traits de Cloé, j'ai cru reconnaître Céliflore : le poète, sans doute, l'aura prise pour modèle. Mais voyons les pièces que contient ce porte-feuille ; j'aime que mes affaires marchent promptement, et vous savez que je n'ai jamais remis au lendemain ce qui aurait pu s'exécuter la veille.

L E M I N I S T R E.

Cela est vrai, Sire ! aussi ai-je déjà pris connaissance de ces paquets, pour pouvoir vous en rendre compte à votre lever. (*Parcourant les pièces.*) La veuve d'un officier mort glorieusement à votre service, réclamant une pension de l'état.

L E R O I.

C'est de toute justice, et je ne conçois pas, M. le Ministre, pourquoi on lui donne la peine de réclamer une faveur qui devait aller la chercher. Quels que soient les devoirs et les obligations des sujets envers leurs monarques, ceux-ci ne doivent pas moins se montrer reconnaissans des services qu'ils ont reçus, et je me croirai toujours redevable, ou très-redevable à ceux de mes sujets qui auront glorieusement rempli leur tâche.

L E

L E M I N I S T R E.

Ah ! mon Roi ! avec des sentimens si magnanimes, comment ne seriez-vous pas l'idole adorée d'Hayti ?
(*Continuant de parcourir les pièces.*) Un orphelin réclamant contre un tuteur dissipateur et infidèle.

L E R O I.

Faite droit à ce pupile sans balancer : que le tuteur rende ses comptes sous le plus bref délai ; un orphelin ! .., cette cause me sera toujours sacrée.

L E M I N I S T R E.

Une jeune fille réclamant à votre tribunal l'exécution d'une promesse de mariage par écrit que lui a fait un jeune inconstant.

L E R O I.

Accordée, pour recevoir, sur le champ, sa pleine et entière exécution. Je veux que les mœurs soient respectées, que le lien conjugal soit maintenu dans toute sa force en ce royaume. Je ne serai content que lorsque l'esprit de concubinage en aura été totalement expulsé. J'ai toujours eu en horreur ce fléau social, et il n'a que trop long-temps fait notre honte aux yeux des autres nations.

L E M I N I S T R E, *remettant tout dans le portefeuille.*

Le reste ne vaut pas la peine d'être, en ce moment, soumis à Votre Majesté.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, M. ET MME BAYACOU.

TRIO.

M. ET MADAME BAYACOU.

Bonjour : bon an,
Seigneurs bienfaisants !
Et d'un bonheur extrême
Ah ! que l'être suprême
Orne tous vos instants !

LE ROI, *seul.*

Bon jour, bon an,
Mes braves gens !

M. et Mme BAYACOU.

Ah ! d'un bonheur extrême
Puisse l'être suprême
Orner tous vos instants !

LE ROI.

Couple heureux que j'aime !
Ah ! puissiez-vous, de même,
Vivre encore cent ans !

LE ROI.

Oui, puisse la fable de Philémon et Baucis pour
vous se réaliser !

MADAME BAYACOU.

Nos Seigneurs, puisque votre lever a devancé le
jour, et que votre départ est si prochain, daignez
honorer de vos signatures le contrat de mariage de
nos chers enfans.

LE ROI.

Avec bien du plaisir, madame Bayacou : l'union
conjugale du chevalier de Zulimbo et de demoiselle
Céliflore nous est trop agréable pour n'y pas coopérer.

M. BAYACOU, *après s'être avancé vers la coulisse.*

Monsieur le Notaire approchez.

S C È N E I X.

LES PRÉCÉDENS, LE NOTAIRE, LE
CHEVALIER DE ZULIMBO ET CÉLIFLORE.

LE NOTAIRE.

Nous avons l'honneur de saluer vos Grâces et
Seigneuries.

Le Chevalier de ZULIMBO ET CÉLIFLORE, *aux
pieds du Roi.*

Daignez accueillir, en ce jour, le tribut de nos
cœurs et de notre encens.

LE ROI.

J'accepte ce cadeau comme le plus précieux puis-
qu'il est le fruit de la sincérité.

LE NOTAIRE.

Daignez, nos Seigneurs, me dicter vos noms,
prénoms, titres, charges, qualités et dignités. (*Ici
il s'arrête en regardant le Roi*)

LE ROI, *un peu embarrassé.*

Henry.

LE NOTAIRE.

Ayez la bonté d'achever.

LE ROI, *à voix basse, après s'être approché
du Notaire.*

Hé bien, mettez Roi d'Hayti.

LE NOTAIRE, (*à ces mots, la plume lui tombe des
mains, il reste, un moment, ébahi de sur-
prise, puis il tombe aux genoux du Roi, en s'é-
criant :*) Vive le Roi!

Tous ENSEMBLE, *se jetant aux pieds du Roi.*

Vive le Roi!

(*Ici des fanfares se font entendre.*)

L E R O I.

Relevez-vous , mes enfans , mes chers enfans ;
votre Roi , est content de votre affection , et vous
bénit ; en ce commencement d'année. M. le Notaire !
ajoutez au contrat que j'assure en dot à demoiselle
Céliflore une pension de trois mille livres sur mes
apanages.

C É L I F L O R E,

Quelle bonté ! ô le généreux Roi !

L E R O I,

Et pour perpétuer la mémoire de l'heureux évé-
nement arrivé en ce canton , je veux que l'on sache
que tous les ans , à pareil jour , une jeune fille , la
plus digne de son sexe , sera dotée sur les deniers de
la couronne.

T O U S.

O le grand , le généreux , le bien-aimé Roi !

S C È N E X.

LES PRÉCÉDENS, VIÉ BAYACOU, LE
MAGISTER à la tête de la Jeunesse du Village,
LES MENETRIERS.

V I É B A Y A C O U.

Tout le village accourt pour saluer et fêter notre
bon Roi. Vive le Roi.

Tous, dans les transports de la plus douce ivresse,
Vive le Roi !

L E M I N I S T R E, *enchanté.*

Ah ! Sire ! vous vouliez être aimé de vos sujets ;
votre but est rempli , votre cœur doit être satisfait ;
vous voyez jusqu'à quel point il vous chérit , ce bon
peuple.

Oui , j'ai le prix de mes travaux. L'affection des sujets est la plus douce jouissance d'un Souverain, leur félicité fait le plus bel éloge de son règne, et leur estime est la plus sûre garantie de son trône.

S C È N E D E R N I È R E.

LES PRÉCÉDENS , LE GRAND ÉCUYER.

L E G R A N D E C U Y E R ,

Sire ! tout est prêt pour votre départ , et rien ne s'oppose plus à votre heureux retour à Sans-Souci.

L E R O I.

Adieu , mes enfans ! je m'arrache , à regret , de vos bras , ma personne vous quitte , mais mon cœur reste avec vous , et ma protection vous accompagne.

Ici les haytiennes forment , avec des guirlandes de fleurs , la chaîne générale autour du Roi , et dansent en rond , en chantant le chœur suivant.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive notre Henry ! vive ce vainqueur !
De ses ennemis la terreur ,
Le favori de la victoire
D'Hayti le libérateur !

C É L I F L O R E , *seul.*

Ah ! le bon Roi ! chantons sa gloire ;
Transmettons à la mémoire
Marie , idole de nos cœurs.
Il faut tous dire , avec moi ,
Ah ! vive Henry , notre Roi !
Vive notre Henry etc.

Fin du Troisième et dernier Acte.

E R R A T A.

Page 21, vers 2, *lisez* : irritant:
idem, 3, à l'arriette, *lisez* : zéphire.
22, ligne 13, *lisez* : votre bouche.
54, 13, *lisez* : porte-feuille,
60, vers 13, *lisez* : délaissais.
66, 11, *lisez* : heureux, et,